

JEPPE DU MONT  
DON RANUDO DE COLIBRADOS

DU MÊME AUTEUR

AUX ÉDITIONS THÉÂTRALES

HENRICH ET PERNILLE/ERASMUS MONTANUS

Œuvres choisies vol. 1, 2003

Traduit du danois par Jean Renaud

LUDVIG HOLBERG

Œuvres choisies vol. 2

Jeppe du Mont

ou Le Paysan métamorphosé

Don Ranudo de Colibrados

ou Pauvreté et Orgueil

Traduit du danois et annoté par Terje Sinding

*Ouvrage traduit et publié  
avec le concours du Centre de la littérature danoise*

*éditions* THEATRALES ■ Maison Antoine Vitez

« Scènes étrangères » est le fruit d'une collaboration entre les éditions Théâtrales et la Maison Antoine Vitez. Fenêtre ouverte sur le monde, elle rassemble des textes du répertoire étranger, classiques et contemporains, choisis en raison de leur intérêt tant pour l'histoire du théâtre que pour la scène. Pour la plupart inédits, ils sont offerts à la curiosité du lecteur et du praticien de théâtre, soucieux de formes et d'écritures nouvelles. Conformément à l'esprit de la Maison Antoine Vitez, les traducteurs se sont donné pour mission d'être fidèles à la lettre de l'original, dans une langue pour la scène de théâtre.

COLLECTION DIRIGÉE PAR JEAN-LOUIS BESSON ET JEAN-PIERRE ENGELBACH

*La représentation des pièces de théâtre est soumise à l'autorisation de l'auteur ou de ses ayants droit. Avant le début des répétitions, une demande d'autorisation devra être déposée auprès de la SACD.*



Photo de couverture : © Pedro Lombardi

JEPPE PAA BIERGET (eller DEN FORVANDLEDE BONDE), 1722  
DON RANUDO DE COLIBRADOS (eller FATTIGDOM OG HOFFART), CA. 1725

© 2004, Éditions THÉÂTRALES, pour l'édition française  
38, rue du Faubourg-Saint-Jacques 75 014 Paris

La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

ISBN : 2-84260-159-9

## TABLE DES MATIÈRES

<i>Biographie de Ludvig Holberg,</i> par Lise Bach-Hansen .....	5
<i>Jeppe du Mont (ou Le Paysan métamorphosé)</i> .....	9
<i>Don Ranudo de Colibrados (ou Pauvreté et Orgueil)</i> .....	55
La Comédie selon Ludvig Holberg : <i>Propos de Just Justesen sur la comédie</i> (extrait) .....	117

Jeppe du Mont  
ou Le Paysan métamorphosé

## PERSONNAGES PRINCIPAUX DE LA COMÉDIE

JEPPE DU MONT

NILLE, sa femme

LE BARON NILUS

LE SECRÉTAIRE DU BARON

JACOB, le savetier

LE JUGE

## ACTE I

### Scène 1

*Nille.*

NILLE. – Il ne doit pas y avoir dans tout le canton de pire fainéant que mon mari. J'ai beau l'attraper par les cheveux pour le tirer du lit, c'est tout juste si j'arrive à le réveiller. Le vaurien sait qu'aujourd'hui c'est jour de marché, mais ça ne l'empêche pas de se prélasser. Monsieur Paul, le pasteur, me disait l'autre jour : « Nille, tu es trop dure avec ton mari ; il est maître chez lui, et il doit le rester. » Mais je lui ai répondu : « Non, mon bon Monsieur Paul ! si je laissais mon mari faire la loi à la maison pendant un an, il aurait vite fait de manger et de boire tout l'argent ; le seigneur ne toucherait plus son fermage, et le pasteur n'aurait plus sa dîme. Faut-il laisser commander un homme qui est prêt à vendre meubles, femme, enfants et lui-même avec pour un verre d'eau-de-vie ? » Là-dessus, Monsieur Paul s'est tu, et il s'est frotté le menton. Mais l'intendant me donne raison ; il me dit toujours : « Petite mère, ne fais pas attention à ce que raconte le pasteur. Certes, dans ton rituel de mariage il est écrit que tu dois obéir à ton mari, mais dans ton bail, qui est plus récent que ton rituel, il est dit que tu dois entretenir ta ferme et payer ton fermage. Et comment veux-tu y arriver sans attraper ton mari par les cheveux et le forcer à se mettre au travail à coups de trique ? » Alors je l'ai tiré du lit, et je suis allée dans la grange voir si le travail avançait. Et quand je suis revenue je l'ai trouvé assis sur une chaise en train de dormir, avec, sauf votre respect, la culotte à moitié enfilée. Je n'avais plus qu'à décrocher le fouet de son clou et donner une raclée à mon brave Jeppe pour qu'il se réveille enfin. La seule chose dont il a peur, c'est Maître Erich – c'est comme ça que j'appelle le fouet. Hé, Jeppe, espèce de nigaud, tu n'es pas encore habillé ? Tu veux encore parler à Maître Erich ? Hé, Jeppe ! Viens ici !



## Scène 2

*Jeppe. Nille.*

JEPPE.– Laisse-moi quand même le temps d'enfiler mes vêtements, Nille ; je ne peux pas aller en ville comme un malpropre, sans veste ni culotte.

NILLE.– Tu aurais eu le temps d'enfiler au moins dix paires de culottes depuis que je t'ai réveillé, espèce de fripouille.

JEPPE.– Tu as rangé Maître Erich, Nille ?

NILLE.– Oui, mais je sais où le retrouver si tu ne te dépêches pas. Viens ici ! Voyez un peu comme il rampe. Ici ! Tu vas aller en ville m'acheter deux livres de savon noir ; voici l'argent. Mais écoute-moi bien ! Si dans quatre heures tu n'es pas de retour, Maître Erich dansera la polonaise sur ton dos.

JEPPE.– Comment veux-tu que je fasse quatre lieues en quatre heures de marche ?

NILLE.– Qui te parle de marcher ? Tu dois courir, espèce de cocu. J'ai prononcé la sentence ; fais comme tu voudras.

## Scène 3

*Jeppe, seul.*

JEPPE.– Maintenant cette souillon va rentrer déjeuner, et moi, pauvre malheureux, je dois faire quatre lieues à pied, le ventre vide. Y a-t-il au monde un homme affligé d'une femme aussi cruelle que la mienne ? Elle doit être la cousine germaine de Lucifer. Dans le canton, on dit que Jeppe boit, mais on ne dit pas pourquoi. Pendant dix ans j'ai servi dans la malice<sup>1</sup> ; je n'y ai pas reçu autant de coups que ceux dont m'abreuve chaque jour cette mégère. Elle me bat, l'intendant me fait trimer comme une bête et le bedeau me fait cocu. Et il ne faudrait pas que je boive ? Je n'aurais pas le droit de recourir aux moyens que la nature nous offre pour noyer le chagrin ? Si j'étais un nigaud, je ne prendrais pas tout ça à cœur, mais chacun sait que je suis un homme d'esprit, et j'en souffre

1. Jeppe confond ici « malice » et « milice ». [Toutes les notes sont du traducteur.]

d'autant plus. Et alors je bois. Mon voisin Moens Christophersen me dit toujours, en bon ami qu'il est : « Que diable, Jeppe, il faut que tu rendes les coups ; comme ça ta bonne femme sera plus aimable. » Mais je ne peux pas rendre les coups, pour trois raisons. Primo, je n'ai pas de courage. Secundo, derrière le lit il y a ce maudit Maître Erich, auquel mon dos ne saurait penser sans fondre en larmes. Tertio, et ce n'est pas pour me vanter, j'ai un cœur d'or ; en bon chrétien je suis incapable de me venger, même sur le bedeau qui n'arrête pas de me faire pousser des cornes. Je lui donne même la pièce à Noël, à Pâques et à la Pentecôte alors que de toute l'année il ne daigne pas m'offrir un pot de bière. Rien ne m'a fait plus de peine que ses paroles méchantes, l'année dernière ; quand je lui ai raconté qu'un taureau féroce, ne craignant personne, avait eu peur devant moi, il m'a répondu : « Tu sais pourquoi, Jeppe ? Le taureau a vu que tes cornes étaient plus grosses que les siennes ; il n'a pas voulu s'attaquer à plus fort que lui. » Je vous prends à témoins, braves gens : de telles paroles ne sont-elles pas faites pour blesser un honnête homme jusqu'à la moelle de ses os ? Pourtant, je ne suis pas un mauvais bougre ; jamais je n'ai souhaité la mort de ma femme. Bien au contraire : l'année dernière, quand elle a attrapé la jaunisse, je voulais qu'elle reste en vie. Puisque l'enfer est déjà rempli de méchantes femmes, Lucifer aurait été capable de me la renvoyer, et elle serait devenue plus méchante encore. En revanche, si le bedeau pouvait mourir, ça me ferait bien plaisir, à moi comme à tout le monde, car il ne fait que me créer des ennuis, et à la paroisse il ne sert à rien. C'est un ignorant qui ne sait pas tenir la note et qui n'est même pas capable de couler un cierge. Son prédécesseur, Christoffer, c'était quand même autre chose. Quand il s'agissait de tenir la note sur le mot « foi », il valait bien douze de ses collègues de l'époque, tellement sa voix était puissante. Mais un jour, quand le bedeau m'a traité de cocu devant Nille, je me suis quand même décidé à répliquer. « Va plutôt faire cocu le Diable, Mads ! » lui ai-je dit. Et qu'est-ce qui s'est passé ? Maître Erich est tout de suite intervenu pour faire cesser la querelle. Ma femme m'a tellement étrillé le dos que j'ai dû demander pardon et remercier le bedeau de faire honneur à ma maison, lui qui est si savant. Et depuis je ne songe plus à résister. Eh oui ! Moens Christoffersen, toi et les autres, vous pouvez toujours parler ; vos femmes n'ont pas de Maître Erich derrière le lit. Si je pouvais faire un vœu, je demanderais que ma femme n'ait plus de bras, ou que je n'aie plus de dos, car elle peut bien élever

# Don Ranudo de Colibrados

## ou Pauvreté et Orgueil

Comédie en 5 actes

## PERSONNAGES PRINCIPAUX DE LA COMÉDIE

DON RANUDO<sup>1</sup> DE COLIBRADOS<sup>2</sup>, Grand d'Espagne

DOÑA OLYMPIA, sa femme

DOÑA MARIA, leur fille, amante de Gonzalo

GONZALO DE LAS MINAS, gentilhomme espagnol, amant de doña Maria, se prétendant prince d'Éthiopie

ISABELLA, sœur de Gonzalo

LÉONORA, suivante de doña Maria

GUSMAN, page de don Ranudo

PEDRO, laquais de don Ranudo

Un émissaire

Un notaire

Un paysan

La suite du prince imaginaire

*La scène est dans une ville de province en Espagne.*

1. Ce prénom, tout en ayant une consonance espagnole, constitue l'anagramme de *O du Nar*, vocatif que l'on pourrait traduire par « espèce de sot ».
2. Pour ce nom de famille, Holberg s'inspire d'une anecdote apocryphe : on raconte que le cuisinier de Frédéric IV avait émis le souhait de se faire anoblir. Le roi aurait alors proposé de lui donner comme nom *von Kohl und Braten* (allemand pour « du Chou et du Rôti »).

## ACTE I

### Scène 1

*Gonzalo de Las Minas. Isabella.*

GONZALO.— C'est vrai, ma chère sœur, cette union ne m'apportera aucun profit, mais vous devez savoir que mon amour n'est pas fondé sur l'intérêt. Certes, leur famille est très ancienne et très illustre, mais la nôtre est tout aussi noble. Et s'ils comptent de grands hommes parmi leurs ancêtres, nous pouvons nous prévaloir de notre fortune et la mettre en balance avec leur pauvreté, qui dépasse tout ce qu'on peut imaginer. Mais je vous le répète, ma chère sœur, je ne cherche pas l'intérêt ; mon cœur brûle d'un amour pur et sincère pour leur fille, doña Maria. Je déplore sa pauvreté et la déraison de ses parents qui, par leur orgueil, sont devenus la fable de la ville et couvrent de honte la nation espagnole tout entière.

ISABELLA.— Mon cher frère ! je ne vois rien à redire à cela ; votre richesse réparerait amplement la pauvreté de cette jeune fille. Mais pourquoi s'abaisser devant des va-nu-pieds ? Comment pouvez-vous l'aimer quand le reste de la famille vous méprise ? À la première marque de dédain vous auriez dû leur tourner le dos et renoncer à tout jamais à cette inclination.

GONZALO.— Hélas, ma chère sœur, vous ne connaissez rien à l'amour, sinon vous ne raisonnez pas de la sorte. Dans cette affaire, ma fierté a souvent cherché querelle à mes sentiments, mais ces derniers ont toujours triomphé.

ISABELLA.— Mais puisqu'il n'y a aucun espoir, ne serait-il pas plus sage de chasser cet amour de votre esprit ?

GONZALO.— Le mépris de ses parents ne saurait refroidir ma flamme ; il ne fait que l'attiser, comme si on y jetait de l'huile.

ISABELLA.— Je crois, mon cher frère, que vous voulez vous conduire en personnage de roman, car cet amour me paraît tout droit sorti d'un poème chevaleresque.

GONZALO.— Tout espoir n'est pourtant pas perdu ; il en reste encore une lueur. Avant que leur misère les fasse succomber, j'espère qu'ils renonceront à leur

superbe et consentiront à donner leur fille à un honnête homme dont la fortune pourra les sauver de la plus extrême pauvreté.

ISABELLA.- Vos paroles prouvent bien, mon cher Gonzalo, que vous n'avez rien compris à leur orgueil. Je pense qu'ils se laisseront mourir plutôt que de céder.

GONZALO.- Mais vous ignorez une chose, Isabella.

ISABELLA.- Quoi donc ?

GONZALO.- Je sais avec certitude que l'amour de doña Maria est aussi fort que le mépris de ses parents. Devant ma tante, dernièrement, elle a déploré leur folie, et elle a dépeint leur détresse avec beaucoup d'émotion.

ISABELLA.- Hélas, vous n'en serez pas plus avancé, Gonzalo, puisque ses parents la surveillent avec tant de zèle qu'on ne peut la voir, et encore moins lui parler, sans leur assentiment.

GONZALO.- Vous savez bien, Isabella, que les amoureux découvrent des voies inédites et des moyens insoupçonnés pour parvenir à leurs fins. Si les prières n'aboutissent à rien, j'emploierai la ruse, et si la ruse échoue, j'aurai recours à la force, dût-il m'en coûter la vie.

ISABELLA.- Ah, mon cher Gonzalo, votre triste état me fait pitié. Je ne veux plus combattre vos entreprises, car je sais que lorsque l'amour s'empare d'un homme, celui-ci est plus à plaindre qu'à blâmer. Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour vous aider. Si seulement je pouvais découvrir un stratagème... Mais voici Pedro ; retirez-vous ; je veux voir s'il peut nous être utile.

## Scène 2

*Isabella. Pedro.*

PEDRO.- Allons ! Tout va bien, la maison est vide. Plus de cuillères, plus d'assiettes, plus de marmites. Je suis chargé d'emprunter une marmite en mon nom, car si c'est pour mes maîtres, je n'en trouverai pas une seule dans toute la ville. Mais à qui m'adresser ? Et même si on accepte de m'en prêter une, nous n'avons rien à mettre dedans, que je sache. Car c'est le désert ; il ne reste plus rien à part les titres, des « Monseigneur »

et des « Votre Altesse » qui ne feraient qu'un bien maigre potage. Mais ils ne perdent rien de leur superbe, surtout Madame, car je suis sûr qu'elle se laisserait crever de faim plutôt que de céder une seule lettre de son illustre nom. Que Dieu me préserve d'attraper la même folie ! Moi, c'est tout le contraire : plutôt que de me retrouver dans la misère, je donnerais non seulement mon nom, mais aussi mon honneur pour une pièce d'un peso. La noblesse est une belle chose, mais qu'on la mange au déjeuner ou au dîner, elle ne remplit pas le ventre. Je pense que je vais tenir encore huit jours dans cette maison. Pendant ce temps j'irai manger et boire chez de bons amis en ville, et je laisserai mes maîtres se curer les dents après avoir avalé un brouet d'herbes et s'être régalez des exploits de leurs ancêtres en guise de dessert. Mais tiens ! Qui vois-je ? Votre serviteur, Madame ! Madame sort donc sans sa duègne ?

ISABELLA.- Oui, Pedro, j'ai atteint un âge où je peux disposer de ma personne comme je veux. Comment vont tes maîtres ?

PEDRO.- Nous avons des invités ce soir. On m'envoie en ville acheter des confitures.

ISABELLA.- Et qui sont vos hôtes ?

PEDRO.- Le duc de la Vera Cruz, la princesse doña Emilia de Las Spádas, Hierôme Victor Abad de Sant-Iago, le marquis Ferdinando Gonzalo Philippo de Cifuentes et la marquise son épouse, et quantité d'autres personnes dont je ne suis pas digne de prononcer le nom.

ISABELLA.- Alors je ne me risquerai pas à vous rendre visite aujourd'hui.

PEDRO.- En effet, nous avons reçu l'ordre de ne laisser entrer que des personnes dont les ancêtres étaient déjà chrétiens avant l'arrivée des Maures en Espagne.

ISABELLA.- Comment se fait-il qu'ils reçoivent aujourd'hui ? Ce n'est pourtant pas dans leurs habitudes.

PEDRO.- C'est pour commémorer une victoire qu'un de leurs ancêtres, don Ramiro de Colibrados, remporta sur le roi de Mésopotamie, qu'il fit prisonnier à Tolède. Heureusement qu'il n'y a pas beaucoup de ces anniversaires dans l'année, car cela creuserait un trou dans la bourse de mes maîtres. Je jurerais que pour une journée comme aujourd'hui ils ne s'en tireront pas à moins de mille pesos.

ISABELLA.- Mais comment se fait-il que pour une telle occasion tu portes